



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

ENTRÉE AU TEMPLE DE LA TRÈS-SAINTÉ MÈRE DE DIEU
ET VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Tropeaire de l'Entrée au Temple

Aujourd'hui se prépare la bienveillance de Dieu, / et le salut des hommes est proclamé ; / dans le temple de Dieu / la Vierge est présentée aux yeux de tous / et d'avance annonce le Christ au monde entier ; / aussi lui clamons-nous d'une voix forte :
// Réjouis-toi, accomplissement du dessein du Créateur.

Kondakion

La Vierge, temple très pur du Sauveur, / la très précieuse chambre nuptiale, / trésor sacré de la gloire de Dieu, / est conduite aujourd'hui dans la maison du Seigneur, / introduisant la grâce de l'Esprit divin ; / aussi les anges de Dieu proclament : //
Voici le tabernacle céleste.

Épître pour la fête de l'Entrée au Temple de la très-sainte Mère de Dieu et toujours vierge Marie

Le Saint des Saints de l'ancienne Alliance

(Hb IX, 1-7) Frères, la première alliance avait ses ordonnances relatives au culte, et son sanctuaire terrestre.

Il s'agissait d'une tente. Dans la partie antérieure, appelée le Saint, étaient le chandelier, la table, et les pains de proposition.

Derrière le second voile se trouvait la partie du tabernacle appelée le Saint des Saints, renfermant l'autel d'or pour les parfums, et l'arche de l'alliance, entièrement recouverte d'or.

Il y avait dans l'arche un vase d'or contenant la manne, le rameau d'Aaron, qui avait fleuri, et les tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche étaient les chérubins de gloire, couvrant de leur ombre le propitiatoire.

Ce n'est pas le moment de parler en détail là-dessus.

Or, ces choses étant ainsi disposées, les prêtres qui font le service entrent en tout temps dans la première partie du tabernacle ; et dans la seconde le grand prêtre seul entre une fois par an, non sans y porter du sang qu'il offre pour lui-même et pour les péchés du peuple.





Évangile de la fête

(Lc X, 38-42, XI, 27-28) En ce temps-là, comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : *« Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. »* Le Seigneur lui répondit : *« Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »* Tandis que Jésus parlait ainsi, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : *« Heureux le sein qui t'a porté ! Heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! »*

Et il répondit : *« Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! »*



Grégoire Palamas (1296-1359) :

L'entrée dans le Saint des saints de notre très sainte souveraine la Mère de Dieu.

Au commencement, le serpent spirituel, principe du mal, s'en prit à nous et nous fit tomber jusque dans les profondeurs de l'Hadès. Il avait de nombreux motifs de s'en prendre à nous, et bien des manières d'asservir la nature humaine, l'envie, la jalousie, la haine, l'injustice et la ruse, les raisonnements tortueux, et, outre tous ces maux, la puissance mortelle qu'il possédait en lui, et qu'il engendra en lui-même en étant le premier à se séparer de la vie véritable. Il avait été jaloux d'Adam dès le commencement, quand il le voyait séjourner dans le lieu de la joie inaltérable, entouré de l'éclat de la gloire divine, et conduit de la terre au ciel d'où lui-même avait été justement précipité. Et sa folle jalousie à l'égard d'Adam avait atteint un degré extrême, au point qu'il voulut le mettre à mort. En effet, sa jalousie engendra non seulement la haine, mais aussi le meurtre. (...)

C'est pourquoi Paul, le grand clairon de l'Esprit, clame ces mots : « *le premier homme était fait âme vivante, et le deuxième homme, esprit vivifiant* » (1 Co 15, 45). À part Dieu, nul n'est sans péché, ni donateur de vie, ni capable de remettre les péchés (Lc 5, 21). Par conséquent, le nouvel Adam ne devait pas seulement être un homme, mais aussi Dieu, étant au sens propre la vie, la sagesse, la justice, la compassion, et toute sorte de bien ; ainsi, dans la miséricorde, la sagesse et la justice, Il opère le renouvellement du vieil Adam et son retour à la vie, alors que le serpent spirituel, principe du mal, use des moyens opposés pour provoquer en nous le vieillissement et la mort. (...)

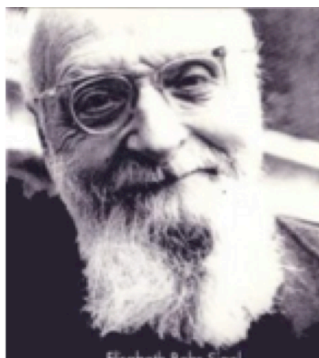
Si l'on connaît un arbre par ses fruits, et si un bon arbre produit de bons fruits (Mt 7, 17 ; Le 6,43-44), la mère de la bonté même, qui donna naissance à la beauté éternelle, doit être incomparablement plus excellente que tout ce qui est beau et bon dans le monde, et par-delà le monde. La puissance qui a donné la beauté à toute chose, l'icône coéternelle, incomparable, de la bonté, le Verbe du Père très haut, pré-éternel et suressentiel, au-delà de toute bonté, voulut revêtir notre image, dans Son inexprimable amour et Sa compassion pour l'humanité.

Son but était de rappeler notre nature engloutie dans les profondeurs de l'Hadès*, de la rajeunir, elle qui était devenue vétuste, et de l'élever au-delà du ciel, vers les hauteurs de Sa royauté et de Sa divinité : c'est pourquoi Il unit Son hypostase à notre nature. Mais il Lui fallait assumer la chair, et ce devait être à la fois une chair nouvelle et la nôtre, pour nous renouveler à partir de nous-mêmes. Il devait également être porté dans un sein maternel, être enfanté comme nous, puis allaité après Sa naissance et recevoir une éducation appropriée, devenant comme nous en tout point, pour notre salut. Il trouva donc la servante qui convenait le mieux à cette œuvre, et qui pouvait à partir d'elle-même Lui procurer une nature humaine sans tache, la toujours Vierge que nous chantons dans nos hymnes et dont nous fêtons aujourd'hui l'entrée inexplicable dans le Saint des saints.

* Note du traducteur : Hadès : ce terme, qui vient du système religieux « païen », correspond à l'hébreu Shéol, sombre séjour des âmes après la mort, où le Christ est descendu après la crucifixion. Nous le gardons tel quel, pour le différencier de la géhenne, lieu du tourment dont parfois Palamas menace les âmes qui ont refusé le salut jusqu'au bout.

Extraits d'une Homélie de Grégoire Palamas prononcée pour la rentrée dans le Saint des saints de notre très sainte souveraine la Mère de Dieu.

Vient de paraître aux Éditions Lis et Parle :
Saint Grégoire Palamas "Homélie" *Le Cycle des douze fêtes majeures*
Introduction, traduction et notes de Jérôme Cler, 2021, 428 pages
Lis et Parle 55 avenue de la République 93170 Bagnolet
Site internet : www.lisetparle.fr • Courriel : editions@lisetparle.fr



Méditation sur la Fête de la présentation au temple de la Mère de Dieu, par le père Lev Gilet

Quelques jours après le commencement de l'Avent, l'Église célèbre la fête de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple (21 novembre). Il est juste que, au début du temps de préparation à Noël, notre pensée se porte vers la Mère de Dieu, dont l'humble et silencieuse attente doit être le modèle de notre propre attente pendant l'Avent. Plus nous nous rapprocherons de Marie par notre prière, notre docilité, notre pureté, plus se formera en nous Celui qui va naître.

Que Marie, toute petite enfant, ait été présentée au Temple de Jérusalem pour y vivre, désormais appartient au domaine de la légende, non à celui de l'histoire [9]. Mais cette légende constitue un gracieux symbole dont nous pouvons tirer les plus profonds enseignements spirituels.

Les trois lectures de l'Ancien Testament lues aux vêpres, le soir du 20 novembre (donc au début du 21 novembre, puisque la journée liturgique va du soir au soir), ont rapport au Temple. La première leçon (Ex 40) évoque les ordres donnés par Dieu à Moïse concernant la construction et l'arrangement intérieur du tabernacle. La deuxième leçon (1R 7, 51- 8, 11) décrit la dédicace du Temple de Salomon. La troisième leçon (Ez 43, 27-44, 4), déjà lue le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la Vierge, nous parle de la porte du sanctuaire, fermée à tout homme et par laquelle Dieu seul entre. Ces trois textes ont symboliquement pour objet la Mère de Dieu elle-même, temple vivant et parfait. Les évangiles lus à matines et à la liturgie sont ceux qui ont été lus lors de la fête du 8 septembre. On trouvera à cette date, au chapitre précédent, un bref commentaire de l'évangile de la liturgie. Quant à l'épître lue aujourd'hui (Hb 9, 1-7), elle rappelle l'arrangement du sanctuaire et du saint des saints : ce texte lui aussi se rapporte symboliquement à Marie.

Le sens spirituel de la fête de la Présentation est développé dans les divers chants de l'office et de la liturgie. Les deux thèmes principaux que nous y trouvons sont les suivants. D'abord la sainteté de Marie. La petite enfant séparée du monde et introduite au Temple pour y demeurer évoque l'idée d'une vie séparée, consacrée, présentée au Temple « une vie d'intimité avec Dieu ». Aujourd'hui la Toute Pure et toute sainte entre dans le Saint des Saints. Il est évident que l'Église fait ici une allusion spéciale à la virginité, mais toute vie humaine, dans des mesures diverses, peut être une vie présentée au Temple, une vie sainte et pure avec Dieu. Le deuxième thème est la comparaison entre le Temple de pierre et le Temple vivant : Le Temple très pur du Sauveur... est conduite aujourd'hui dans la maison du Seigneur, apportant avec elle la grâce de l'Esprit divin. Marie, qui portera le Dieu-Homme dans son sein, est un temple plus sacré que le sanctuaire de Jérusalem ; il convenait que ces deux temples se rencontrassent, mais ici c'est le temple vivant qui sanctifie le temple bâti. La supériorité du temple vivant sur le temple de pierre est vraie d'une manière spéciale de Marie, parce qu'elle était l'instrument de l'Incarnation. Mais, d'une manière plus générale, cela est vrai de tout homme uni à Dieu : « *Ne savez-vous que vous êtes le temple de Dieu* (1 Co 3,16) ?... *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit* (1 Co 6,19) ? »

D'autres pensées, que les textes liturgiques n'expriment pas explicitement, nous sont cependant suggérées par cette fête.

Si notre âme est un temple où Dieu veut demeurer, il convient que Marie y soit « présentée » : il faut que nous ouvrons notre âme à Marie, afin qu'elle vive dans ce temple, – notre temple personnel. D'autre part, puisque l'Église entière, puisque toute l'assemblée des fidèles est le corps du Christ et le Temple de Dieu, considérons la fête d'aujourd'hui comme la Présentation de Marie dans ce Temple, – la sainte Église universelle.

Ce Temple qu'est l'Église rend aujourd'hui hommage à ce Temple qu'est Marie.

Extrait de *L'An de grâce du Seigneur* signé
« Un moine de l'Église d'Orient »
Éditions An-Nour (Liban) Éditions du Cerf, 1988.



Homélie du P. Placide Deseille pour la fête de l'entrée au Temple de la Mère de Dieu, le 21 novembre 2005

Le temps de la préparation

Cette fête de l'entrée au Temple de la Mère de Dieu, qui est si proche du début du carême de Noël, constitue une merveilleuse introduction à ce temps où nous nous préparons à célébrer la Nativité du Seigneur, et à la fêter comme une nouvelle Incarnation du Christ dans la crèche de notre cœur. Car ce sera bien cela, la grâce de Noël : que le Christ naisse toujours davantage en nous, qu'il nous transforme toujours davantage en lui, à l'intime de notre cœur, pour que cette présence rayonne sur tout notre être et sur toute notre vie.

La Vierge Marie a été ainsi merveilleusement préparée par Dieu à sa fonction de Mère de Dieu. Enfant, elle entre dans le Temple, elle qui sera la véritable Arche d'Alliance, qui sera le véritable lieu de la présence de Dieu parmi les hommes ; elle entre dans ce Temple, fait de main d'homme, mais qui figurait, qui annonçait précisément la demeure définitive de Dieu parmi les hommes, non faite de main d'homme, qui marquerait le temps de l'évangile et le temps que nous vivons.

Aucun évangile, peut-être, n'aurait mieux convenu à cette fête que celui que nous lisons traditionnellement à toutes les fêtes de la Mère de Dieu, cet évangile de Marthe et Marie. Il s'agit certes de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, mais il y a dans le choix de cet évangile, de la part de l'Église, la marque d'un sens remarquable de la discrétion qui entoure tout ce qui concerne la Mère de Dieu. On ne parle d'elle, ici, que sous le voile de quelqu'un qui lui ressemblait, qui portait le même nom, comme à travers un voile de silence. Parce que c'était le meilleur moyen, le seul moyen de révéler quelque chose d'indicible.

La Mère de Dieu a toujours vécu dans l'effacement. Et dans les évangiles, elle garde cette place effacée. Il est peu question d'elle. C'est à travers cette image de Marie de Béthanie, assise aux pieds du Seigneur, que nous contemplons ce qui est l'essentiel du mystère de la Mère de Dieu : cette écoute, cette écoute consentante de la parole par laquelle le Christ s'est incarné en elle. C'est par sa réponse à la parole de Dieu que ce mystère inouï de l'Incarnation, de la naissance du Verbe, de sa naissance humaine parmi nous, a pu s'accomplir.

Oui, et dans tout ce temps de préparation qu'évoque la fête d'aujourd'hui, la Mère de Dieu était déjà assise aux pieds du Seigneur, en ce sens qu'elle devait lire, ruminer, intérioriser les Écritures, à travers lesquelles elle faisait sienne toute l'attente du peuple d'Israël, tout son désir de la venue du Messie. Et elle accueillait ce désir, elle en vivait profondément, dans toute cette pauvreté qui était l'expression de son âme, cette pauvreté en esprit qui consistait dans cet effacement, dans ce renoncement à toute affirmation de soi, dans ce dépouillement qui lui permettait d'accueillir la parole et d'y consentir, et de se préparer ainsi à ce consentement ultime qu'elle donnera au jour de l'Annonciation.

Mais en même temps, cette fête nous permet d'entrer nous-mêmes dans ce mystère de la Mère de Dieu, d'y participer, et de nous préparer ainsi, avec elle, à la fête de Noël, à la Nativité du Christ. Et nous devons le faire justement comme elle, en entrant dans le temple, dans ce désert sacré des Écritures, loin de toutes les préoccupations et de tous les soucis du monde.

Certes, nous ne pouvons pas ne pas penser aux choses terrestres, parce que nous avons le devoir de nous en occuper dans une mesure ou une autre, selon les fonctions et les services dont nous devons nous acquitter envers notre communauté. Mais il ne faut pas que ce soit une pensée préoccupée, une pensée inquiète. C'est tout cela, la préoccupation, l'inquiétude, la panique, qui empêcherait cette attention intérieure qui nous prépare à la venue du Christ. L'obstacle, ce ne sont pas les occupations, à condition qu'elles ne deviennent pas des préoccupations.

Et c'est la foi, c'est la confiance en Dieu, qui doit animer, imprégner toutes nos pensées, toutes nos attitudes intérieures ; c'est elle qui nous permettra à la fois de nous occuper de ce à quoi nous devons consacrer du temps, les tâches nécessaires, et en même temps de le faire sans inquiétude, sans trouble, sans que cela ne nous perturbe, sans que cela soit un obstacle à cette attention intérieure, qui est tellement essentielle, qui est l'essentiel de notre vie monastique.

Oui, nous devons entrer ainsi dans le temple de notre cœur, pour qu'il devienne toujours davantage le temple du Seigneur. Y entrer, cela ne veut pas dire seulement éviter les préoccupations intérieures, mais aussi, et il faut commencer par là, éviter tout ce qui est curiosité, tout ce qui est dissipation, tout ce qui est avidité de voir, de toucher, d'entendre et de goûter les choses extérieures, pour être attentif à la présence intérieure du Seigneur, à ce mouvement de notre cœur qui nous porte vers lui, qui est au fond de notre cœur, parce que l'Esprit-Saint l'y a inscrit, mais qui nous échappe dans la mesure même où nous nous extériorisons trop.

Oui, pendant tout ce temps de la préparation à Noël, du carême de Noël, l'essentiel n'est pas le jeûne ; il doit y être associé, mais seulement pour faire participer notre corps lui-même, tout notre être, à cette attitude intérieure, qui est l'essentiel. Oui, en ces jours bénis, soyons attentifs à entrer ainsi dans ce temple de notre cœur, dans ce désert sacré, si je puis dire, en nous séparant de tout ce qui est du monde, au mauvais sens du mot. C'est ainsi que nous serons vraiment guidés par la lumière intérieure du Seigneur vers la rencontre avec lui, que nous célébrerons à Noël. « Dans ta lumière, nous verrons la lumière. » À lui soit la gloire, avec son Père éternel et son Esprit très saint, dans les siècles des siècles.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

La Couronne bénie de l'année liturgique

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>



ENTRÉE AU TEMPLE DE LA MÈRE DE DIEU

Hébr. 9,1-7 Luc 10,38-42; 11,27-28

L'Entrée de la Vierge Marie au Temple

Homélie du P. Noël Tanazacq 21 novembre 2015

Il s'agit d'un événement biblique et historique : lorsque Marie eut 3 ans, ses parents Joachim et Anne vinrent au Temple de Jérusalem pour « l'offrir à Dieu », conformément à la promesse faite par Anne lorsqu'un ange lui apparut pour lui annoncer que sa prière avait été exaucée, et qu'elle allait être enceinte. Mais il ne s'agit pas d'une offrande formelle, symbolique, comme c'était le cas lorsque qu'un couple juif venait « présenter » au Temple - c'est-à-dire à Dieu- le premier-né de ses enfants mâles : ils

le rachetaient en donnant une somme d'argent, puis ils rentraient chez eux avec l'enfant. Ici, il s'agit d'une offrande réelle : le grand-prêtre reçut Marie, qui demeura dans le Temple jusque vers 12 ans. Elle demeurait dans le Temple à prier et à lire l'Ecriture, et était « nourrie par la main d'un ange » (1).

Notre unique source est un apocryphe, le Proto-évangile de Jacques, avec son remaniement latin tardif appelé Pseudo-Matthieu, corroboré au II^e siècle par saint Clément d'Alexandrie et saint Justin le Philosophe.

C'est un événement capital pour l'histoire du salut : pour que le Fils unique de Dieu pût s'incarner, il fallait qu'une femme fût apte et prête. Cette femme fut préparée et « tissée » par des générations de justes en Israël, depuis Abraham jusqu'à Joachim et Anne. Joachim et Anne offrirent à Dieu ce qu'ils avaient de plus précieux, leur fille Marie, obtenue miraculeusement par la prière et l'ascèse. Et Marie s'offrit elle-même librement à Dieu « sans se retourner en arrière » (2). C'est grâce à ces justes – Abraham qui offrit son fils unique Isaac, Joachim et Anne qui offrirent leur fille unique Marie, et Marie qui s'offrit elle-même, – que le Père céleste offrit Son Fils unique.

L'origine liturgique de cette fête est semblable à celle de beaucoup de fêtes « mineures » : elle est l'anniversaire de la dédicace de l'église Sainte Marie-la-Neuve à Jérusalem le 21 novembre 543, sous l'empereur Justinien.

On la trouve souvent dans les livres liturgiques sous le nom de « *Présentation de la Vierge* » : c'est une erreur traditionnelle, car, dans l'Ancien Testament, la « *présentation* » ne concernait que les enfants mâles, et les premiers-nés des mâles. De plus, les parents reprenaient l'enfant après avoir donné au Temple « 5 sicles d'argent » (Ex 11 à 13 ; Ex 34/19 ; Nb 18/15-19 ; et Lév 12). On trouve cette erreur dans de nombreux livres et calendriers liturgiques, à toutes les époques, tant en Orient qu'en Occident.

NOTES :

(1) Pour l'enfance et la jeunesse de Marie (jusque vers 16 ans), on peut se reporter à mon article sur « *Le doute de Joseph* » in Apostolia n°81 de décembre 2004, notamment en p. 10, ainsi que les notes 6 et 7.

(2) Le nom même de « Marie » est le signe de ce qu'elle est : c'est le décalque araméen d'une expression égyptienne qui signifie « *l'Amante de la Lumière* », que l'on pourrait traduire par « *l'amoureuse de Dieu* ».

Source : site de la Métropole roumaine

<http://www.mitropolia.eu/fr/stiri/1390/lentree-de-la-vierge-marie-au-temple.htm>

Épître du saint apôtre Paul aux Ephésiens (Ep IV, 1-6)

Frères, je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée, en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec charité, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix.

Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation ; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en tous.



Évangile selon Saint Luc (Lc X, 25-37)

En ce temps-là, un docteur de la Loi se leva, et dit à Jésus, pour l'éprouver : « Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » Jésus lui dit : « Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? » Il répondit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et

de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. » « Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras. » Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus reprit la parole, et dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort.

Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre.

Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre.

Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte, et dit : Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.

Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? »

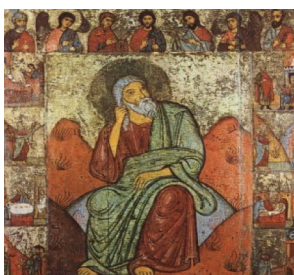
« C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui », répondit le docteur de la loi. Et Jésus lui dit :

« Va, et toi, fais de même. »

COMMENTAIRES PATRISTIQUES

Origène (v. 185-253) : *Le Christ, bon Samaritain*

D'après un ancien qui voulait interpréter la parabole du bon Samaritain, l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho représente Adam, Jérusalem le paradis, Jéricho le monde, les brigands les forces hostiles, le prêtre la Loi, le lévite les prophètes, le Samaritain le Christ. Par ailleurs, les blessures symbolisent la désobéissance, la monture le corps du Seigneur. (...) Et la promesse de revenir, faite par le Samaritain, préfigure,



selon cet interprète, le second avènement du Seigneur. (...)

Ce Samaritain porte nos péchés (cf. Mt 8,17) et souffre pour nous. Il porte le moribond et le conduit dans une auberge, c'est-à-dire dans l'Église. Celle-ci est ouverte à tous, elle ne refuse son secours à personne et tous y sont invités par Jésus : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos » (Mt 11,28). Après y avoir conduit le blessé, le Samaritain ne part pas aussitôt, mais demeure toute la journée dans l'hôtellerie auprès du moribond. Il soigne ses blessures non seulement le jour, mais encore la nuit, l'entourant de toute sa sollicitude empressée... Vraiment ce gardien des âmes s'est montré plus proche des hommes que la Loi et les prophètes « en faisant preuve de bonté » envers celui « qui était tombé entre les mains des bandits » et il « s'est montré son prochain » moins en paroles qu'en actes.

Il nous est donc possible, en suivant cette parole : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ » (1Co 11,1), d'imiter le Christ et d'avoir pitié de ceux qui « sont tombés entre les mains des bandits », de nous approcher d'eux, de verser de l'huile et du vin sur leurs plaies et de les bander, de les charger sur notre propre monture et de porter leurs fardeaux. C'est pourquoi, pour nous y exhorter le Fils de Dieu a dit en s'adressant à nous tous plus encore qu'au docteur de la Loi : « Va, et toi aussi, fais de même ».

Saint Sévère d'Antioche (v. 465-538) :

« Il est descendu du ciel »

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. » Le Christ (...) n'a pas dit « quelqu'un descendait » mais « un homme descendait », car le passage concerne toute l'humanité. Celle-ci, par suite de la faute d'Adam, a quitté le séjour élevé, calme, sans souffrance et merveilleux du paradis, nommé à bon droit Jérusalem — nom qui signifie « la Paix de Dieu » — et est descendu vers Jéricho, pays creux et bas, où la chaleur est étouffante. Jéricho, c'est la vie fiévreuse de ce monde, vie qui sépare de Dieu. (...) Une fois donc que l'humanité s'est détournée du bon chemin vers cette vie (...), la troupe des démons sauvages vient l'attaquer à la manière d'une bande de brigands. Ils la dépouillent des vêtements de la perfection, ils ne lui laissent aucune trace de la force d'âme, ni de la pureté, ni de la justice, ni de la prudence, ni de rien de ce qui caractérise l'image divine (Gn 1,26), mais la frappant ainsi par les coups répétés des divers péchés, ils l'abattent et la laissent enfin à demi morte. (...)

La Loi donnée par Moïse a passé (...), mais elle a manqué de force, elle n'a pas conduit l'humanité à une guérison complète, elle n'a pas relevé celle qui gisait. (...) Car la Loi offrait des sacrifices et des offrandes « qui ne pouvaient pas rendre parfaits, sous le rapport de la conscience, ceux qui pratiquaient ce culte » parce que « le sang des taureaux et des boucs était impuissant à ôter les péchés » (He 10,1.4). (...)

Enfin un Samaritain vint à passer. Le Christ se donne exprès le nom de Samaritain. Car (...) c'est lui-même qui est venu, accomplissant le dessein de la Loi et faisant voir par ses œuvres « qui est le prochain » et qu'est-ce que « aimer les autres comme soi-même ».

Homélie 89 in *Catholicisme, les aspects sociaux du dogme, e*
Cerf 1947



Saint Grégoire de Nysse (v. 335-395)

« Il le conduisit dans une auberge et prit soin de lui »

« Et qui est mon prochain ? » Pour répondre, le Verbe, la Parole de Dieu, expose sous la forme d'un récit toute l'histoire de la miséricorde : il raconte la descente de l'homme, l'embuscade des brigands, l'arrachement du vêtement impérissable, les blessures du péché, l'emprise de la mort sur la moitié de la nature (l'âme, elle, demeurant immortelle), le passage en vain de la Loi, puisque ni le prêtre ni le lévite n'ont soigné les plaies de l'homme qui avait été la victime des brigands. « En effet, le sang des taureaux ou des boucs ne peut pas enlever les péchés » (He 10,4) ; seul pouvait le faire celui qui a revêtu toute la nature humaine par les prémices de la pâte où avaient part toutes les races : Juifs, Samaritains, Grecs, et l'humanité toute entière. C'est lui qui avec son corps, c'est-à-dire sa monture, s'est trouvé dans le lieu de la misère de l'homme ; il a soigné ses blessures, il l'a fait reposer sur sa propre monture et lui a donné comme abri sa propre miséricorde, où tous ceux qui peinent et ploient sous le fardeau trouvent le repos (Mt 11,28). (...)

« Celui qui demeure en moi, moi je demeure en lui » (Jn 6,56). (...) Celui qui trouve son abri en cette miséricorde du Christ reçoit de lui deux pièces d'argent, dont l'une est d'aimer Dieu de toute son âme, l'autre d'aimer son prochain comme soi-même, selon la réponse du docteur de la Loi (Mc 12,30s). Mais puisque « ce ne sont pas ceux qui écoutent la Loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui la mettent en pratique » (Rm 2,13), il faut non seulement recevoir ces deux pièces d'argent (...), mais apporter aussi sa contribution personnelle par ses œuvres pour l'accomplissement de ces deux commandements. C'est pourquoi le Seigneur dit à l'hôtelier que tout ce qu'il aura fourni pour le soin du blessé, il le lui rendra, lors de son second avènement, à la mesure de son zèle.

Sermon n° 14 in *Le Cantique des cantiques*, Éd. Migne, 1992

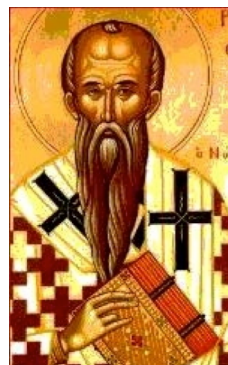
Rabban Youssef Bousnaya (Père syrien du IXe siècle)

Amour des hommes, amour de Dieu

Mon fils, applique-toi de toute ton âme à acquérir l'amour des hommes, dans lequel et par lequel tu t'élèveras à l'amour de Dieu qui est la fin de toutes les fins. Vains sont tous tes labeurs qui ne sont pas accomplis dans la charité. Toutes les bonnes œuvres et tous les labeurs conduisent l'homme jusqu'à la porte du palais royal ; mais c'est l'amour qui nous y fait demeurer et nous fait reposer sur le sein du Christ (Jn 13,25).

Mon fils, que ton amour ne soit pas partagé, divisé, intéressé, mais répandu partout en vue de Dieu, désintéressé. Le Christ te donnera la connaissance pour comprendre le mystère de cette parole. Aime tous les hommes comme toi-même ; bien mieux, aime ton frère plus que toi-même ; ne recherche pas seulement ce qui te convient, toi, mais ce qui est utile à ton frère. Méprise-toi toi-même pour l'amour de ton prochain, afin que le Christ soit miséricordieux et fasse de toi un cohéritier de son amour.

Prends bien garde de mépriser cela. Car Dieu nous a aimés le premier, et il a livré son Fils à la mort pour nous. "Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré pour lui son Fils unique", dit l'apôtre Jean, témoin de la vérité (Jn 3,16). Celui qui marche dans ce sentier de l'amour, grâce à son labeur, arrivera promptement à la demeure qui est le but de ses efforts. Ne pense donc pas, mon fils, que l'homme puisse acquérir l'amour de Dieu, qui nous est donné par sa grâce, avant d'aimer ses frères en humanité.



Saint Ephrem (v. 306-373)

« Quel est le grand et le premier commandement de la Loi ? » Jésus lui répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, et ton prochain comme toi-même » (Mt 22,36-39). L'amour de Dieu nous épargne la mort, et l'amour de l'homme le péché, car personne ne pèche contre celui qu'il aime. Mais quel est le cœur qui puisse posséder en plénitude l'amour pour ses proches ? Quelle est l'âme qui puisse faire fructifier en elle, à l'égard de tout le monde, l'amour semé en elle par ce précepte : « Aime ton comme toi-même » ? Nos moyens sont incapables, par eux seuls, d'être les instruments de cette volonté rapide et riche de Dieu : seul y suffit le fruit de la charité semé par Dieu lui-même.

Dieu peut, de par sa nature, accomplir tout ce qu'il veut ; or, il veut donner la vie aux hommes. Les anges, les rois et prophètes (...) sont passés, mais les hommes n'ont pas été sauvés — jusqu'à ce que descende des cieux Celui qui nous tient par la main et qui nous ressuscite.



Homélie prononcée par le Père Boris Bobrinskoy

le 20 novembre 1988

L'ENTRÉE AU TEMPLE DE LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU ET PARABOLE DU SAMARITAIN

Aujourd'hui, nous venons d'entendre cette parabole bien connue du bon Samaritain. Elle fait partie de ces paraboles que le saint évangéliste Luc est le seul à nous transmettre et que nous pourrions toutes appeler "paraboles de la compassion" ou "paraboles de la Miséricorde". Il y a notamment l'histoire du pauvre Lazare et le mauvais riche que vous connaissez bien. Ou bien encore, le sublime récit de ce fils prodigue où c'est le père lui-même qui scrute l'horizon jusqu'à ce qu'il reconnaisse de très loin, dans cette silhouette qui s'approche en titubant, son second fils, son fils perdu.

C'est encore l'évangéliste Luc qui nous offre cette parole unique : car si dans l'évangile selon saint Matthieu nous lisons "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait", dans le passage parallèle chez saint Luc, le Seigneur dit non plus "parfait" mais "miséricordieux" : "Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux."

Miséricordieux signifie longanime et compatissant. La miséricorde est cette tendresse du cœur, cette sensibilité, cette faculté d'un cœur qui fond, incapable de rester impassible dès qu'il y a détresse, souffrance ou besoin, dès qu'il y a appel.

Si cette parabole du bon Samaritain nous touche, et aujourd'hui particulièrement, elle nous interpelle aussi. En la relisant pour préparer ce que je vais vous dire j'ai, en effet, été frappé par un certain contraste. Cette parabole nous interpelle aujourd'hui par l'opposition entre, d'une part, la dureté de ces serviteurs du Temple et, d'autre part, l'attitude de ce Samaritain, exclu de la communion juive. Combien est éloquente l'opposition entre l'indifférence de ces hommes pieux et la compassion d'un homme souvent méprisé, avec qui on ne pouvait ni manger, ni boire, ni s'asseoir, ni même presque parler.

Et aujourd'hui, Jésus n'hésite pas à évoquer dans cette parabole la dureté du cœur de ceux qui accomplissaient scrupuleusement la Loi, payaient la dîme, offraient des sacrifices pour eux et pour le peuple tout entier. Jésus fustige ici l'insensibilité de ceux qui passaient pour des hommes de bien, de piété et de justice. À tous ces prêtres, lévites,



servants du temple, convaincus d'être respectés par le peuple, Jésus reproche publiquement la dureté de leur cœur.

Et, je voudrais particulièrement insister sur le fait que si cette parabole fut rapportée par l'Évangile, ce n'est pas uniquement pour son sens littéral et historique. Il ne s'agit pas seulement de nous rappeler l'urgence et la primauté de la miséricorde sur les préceptes de la Loi juive ; le message de l'Évangile va bien au-delà car si cette parabole nous est transmise et répétée d'âge en âge, à travers tout le temps de l'Église, c'est évidemment parce que c'est l'Église elle-même qui est concernée.

Ne soyons pas dans l'illusion que cette parabole ne viserait que des faits et des personnages anciens, ce récit vient aujourd'hui nous enjoindre à nous interroger sur nous-mêmes.

Qui sommes-nous et où sommes-nous ? Par l'image du prêtre qui descendait de Jérusalem, Jésus interpelle le clergé et les serviteurs de l'Église, tous ceux qui sont appelés à offrir le saint sacrifice au nom du peuple tout entier, tous ceux qui offrent, en concélébration avec le peuple entier, le sacrifice non sanglant, le sacrifice du Christ qui a donné Sa vie pour nous et pour la vie du monde. Et par l'image du lévite qui passa outre, le Seigneur appelle à la prise de conscience tous les chrétiens du monde. Sommes-nous si différents du prêtre qui se détourna et passa de l'autre côté de la route ? Sommes-nous si différents du lévite qui poursuivit son chemin ?

Entre ce Samaritain et ces deux Juifs, le contraste est saisissant, mais comment ne pas y voir aussi un jugement sur toute notre vie d'Église, sur notre piété orthodoxe, sur toute piété chrétienne ? N'y a-t-il pas jugement dans la mesure où notre piété ecclésiale, si indispensable pour nous approcher de l'Église et des sacrements, ne s'accompagne pas toujours de ce souci du prochain ? N'y a-t-il pas jugement dans la mesure où, parfois – et donc trop souvent ! – la compassion et la miséricorde manquent à notre vie de foi ?

Nous sommes donc jugés car, comme le dit saint Pierre, le Jugement commence par la Maison de Dieu. Et plus nous sommes proches du sanctuaire, plus nous sommes proches du Saint des Saints, plus le jugement s'adresse précisément à nous ; le Seigneur ne nous demandera pas comment nous avons prié ni si nous avons invoqué "Seigneur ! Seigneur !" car Il nous avertit "Ceux qui Me disent : "Seigneur, Seigneur !" n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. ", c'est-à-dire celui-là seul qui obéit à cet appel, celui-là qui se met en quête non seulement de la perfection mais encore de la bonté, de la compassion et de la miséricorde.

Et de l'autre côté du chemin, nous voyons ce Samaritain. Il représente sans doute ces gens, que nous rencontrons parfois dans notre vie, qui sont loin de la foi et du christianisme, loin de l'Église et de la pratique religieuse, mais qui ont en eux une bonté naturelle... D'ailleurs ! pourquoi parler d'une bonté "naturelle" ? Toute bonté n'est-elle pas naturelle car issue de Dieu et créée dans le cœur de l'homme ? Tertullien, un Père de l'Église qui vécut au second siècle, disait que l'âme humaine est naturellement chrétienne. Mais encore faut-il que cette âme naturellement chrétienne s'éveille en nous, s'anime, s'active et s'épanouisse. Ainsi, il n'est pas rare de voir des gens loin de l'Église qui témoignent de cette bonté naturelle et qui parfois manifestent beaucoup plus activement la bonté de leur cœur que nous autres qui sommes là dans la Maison de Dieu, et qui parfois nous contentons d'être les gérants de cet édifice construit par Dieu.

Eh bien ! Que cela ne nous éloigne ni de la foi ni de la pratique religieuse ! Cela doit au contraire nous stimuler, nous encourager et nous rappeler avec fermeté que ce que nous recherchons dans notre vie en Église c'est, avant tout, la vie en Christ dans une relation personnelle avec Lui.

Et lorsque nous nous ouvrons à cette relation, lorsque nous parvenons à vivre cette relation personnelle avec le Seigneur, alors le Seigneur Lui-même par Son Saint-Esprit remplit notre cœur d'oxygène, de feu, dirais-je, Il dilate nos poumons, agrandit nos cœurs et déploie notre esprit, Il transforme notre cœur pour qu'il devienne malléable, ductile, sensible, vibrant... meilleur ! Mais à quelle fin ? Pour nous doter de quelle disposition nouvelle ?

Que devenons-nous capables de faire alors ? Cette intimité avec le Christ nous rend tout simplement aptes à reconnaître Son image dans notre prochain, elle nous rend sensibles à la Présence du Christ comme il est dit : "Ce que vous aurez fait au plus petit – notez bien : au plus petit ! – d'entre mes frères vous l'aurez fait à moi-même."

Le Seigneur opère, comme l'écrit saint Jean Chrysostome, non seulement une identification de Lui-même avec le Pain et le Vin consacrés mais Il opère aussi, dans une autre présence réelle, une seconde et équivalente identification de Lui-même avec le prochain et plus particulièrement avec le pauvre."

Je veux insister sur ce message de la parabole. Cette parabole nous appelle et nous exhorte justement à œuvrer en nous-mêmes, à sculpter notre propre vie, notre présent et notre avenir, à pétrir notre cœur et, en définitive à supplier le Christ "Seigneur, Seigneur !" de venir en nous pour transformer notre cœur et en faire un cœur miséricordieux.

Un cœur miséricordieux ? Il ne s'agit pas ici de morale. Avoir un cœur miséricordieux ce n'est nullement avoir en tête une longue liste d'obligations morales, il ne s'agit pas de se dire "D'accord, nous devons maintenant faire ceci ou cela, nous devons donner l'aumône, nous devons faire tel acte de piété, etc." Il ne s'agit pas de prescriptions ni même d'actes mais d'une réalité beaucoup plus profonde, il s'agit du cœur lui-même. Ce cœur intérieur, dès sa création, dès notre naissance, est déjà le lieu de Dieu, le lieu profond de l'image de Dieu, certes, d'une image voilée, occultée, obscurcie, ternie mais qui est toujours là, toujours vivante, toujours réelle.

Il nous faut donc faire surgir de nous-mêmes cette image de Dieu gravée en nous ; nous devons la dégager de sa gangue, évacuer les scories, ôter la poussière, écarter tous les obstacles et la libérer de toutes les entraves qui la gardent prisonnière.

Emprisonnée en nous cette image ne peut s'épanouir, et nous sommes donc appelés à une véritable naissance, une naissance spirituelle qui a été engagée par nous et en nous par le baptême et qui se poursuit toute notre vie. C'est de cette naissance que parle le saint apôtre Paul lorsqu'il dit "Mes petits enfants, pour qui je souffre les douleurs de l'enfantement..." – Il ne craint pas d'employer cette image tout à fait véridique, image vécue non seulement par les femmes qui mettent au monde mais par les maris également – " pour qui je souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit manifesté en vous. "

Quand le Christ se manifeste en nous, notre cœur devient, dès lors, un cœur vivant, vibrant, sensible et miséricordieux. Et alors, ce cœur de tendresse devient véritablement la résidence, le sanctuaire, le temple du Saint-Esprit. L'image de Dieu jaillit enfin de nous par ce cœur brûlant, rayonnant, irradiant d'amour.

Puissions-nous dans notre vie apprendre cela !

Aujourd'hui, nous sommes rassemblés et, dans l'attente de Noël, nous nous préparons à accueillir le Seigneur Jésus non pas encore dans Sa gloire éternelle ni dans celle de Sa résurrection mais dans l'infinie tendresse et faiblesse d'un tout petit enfant qui n'a pour se protéger que les bras de Sa mère. Puissions-nous demander au Seigneur la grâce de pouvoir, nous aussi, L'accueillir Lui-même, ce petit enfant Jésus, notre Seigneur, dans

notre cœur. Dans cette perspective, toute une préparation spirituelle est nécessaire et elle est inséparable du travail de transformation du cœur auquel nous appelle l'Évangile d'aujourd'hui.

Puisse notre cœur devenir, pour le carême de Noël, cette grotte, cette crèche dans laquelle ce petit Enfant pourra être accueilli et où Il pourra y être choyé et adoré.

Que le Seigneur nous bénisse pour tout cela.

LE BON SAMARITAIN

Eph. 4,1-6 Luc 10,25-37

Homélie prononcée par le père André Jacquemot

Le dimanche 14 novembre 2010

Vingt-Cinquième dimanche après la Pentecôte

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,

Nous fêtons plusieurs saints aujourd'hui. En premier lieu le saint Apôtre Philippe, qui était de Bethsaïde et qui fût parmi les premiers appelés. Nous faisons mémoire aussi de saint Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique, qui est fêté également chaque année le deuxième dimanche de Carême. Mémoire encore du saint empereur Justinien et de l'impératrice Théodora qui ont marqué, on peut dire, l'empire byzantin au VI^e siècle, et qui ont laissé leurs marques aussi en Occident, à Ravenne, où il y a plusieurs églises qui ont été construites à l'époque de Justinien, avec des mosaïques qui sont très belles. Je pense en particulier à une double mosaïque dans le sanctuaire qui représente, d'un côté l'empereur Justinien portant la patène, et de l'autre côté, l'impératrice Théodora portant le calice, les deux qui apportent donc les dons pour l'Eucharistie. C'est quelque chose de très beau.



Et puis hier c'était la fête de saint Jean Chrysostome, qui est l'un de nos saints Patrons. C'est pour cela que nous l'honorons aujourd'hui en chantant sontrop aire et son kondakion, et nous demandons ses prières.

Les jours passés, il y a eu d'autres grands saints. Le 11 novembre, c'était la fête de saint Martin, évêque de Tours, saint Martin le miséricordieux comme on l'appelle aussi. Un saint qui a marqué l'histoire de la Gaule, et en même temps un saint universel, qui est honoré dans l'Eglise tout entière. En plus de la France où il est omniprésent, il est représenté à Ravenne, et jusqu'en Orient, au Sinaï. C'est un saint vraiment orthodoxe et universel. Il était disciple de saint Hilaire de Poitiers qui, à l'époque de l'hérésie arienne, a été un grand défenseur de l'orthodoxie avec saint Athanase d'Alexandrie, l'un en Occident, l'autre en Orient. Mais saint Athanase est venu aussi en Occident, puisqu'il a été exilé à Trèves. Saint Hilaire et saint Martin ont été des apôtres de la foi orthodoxe dans les Gaules.

Voilà donc pour tous les saints qui nous environnent dans ce temps actuel. Si vous avez suivi le calendrier jour après jour, vous avez pu vivre dans la prière avec eux.

Demain c'est le début du carême de Noël, qui dure quarante jours, comme vous savez. Dimanche prochain, ce sera la fête de l'Entrée au Temple de la sainte Mère de Dieu, l'une des douze grandes fêtes de l'année liturgique que, malheureusement, nous ne célébrerons pas dans notre paroisse.

L'Evangile que nous venons d'entendre est la parabole du Bon Samaritain, que tout le monde connaît. C'est l'une des grandes paraboles qui nous sont rapportées par saint Luc. Saint Luc est le seul à la rapporter, et nous y reconnaissons sa marque par le fait qu'il met l'accent sur la miséricorde. On peut dire que saint Luc est l'Evangéliste qui a

particulièrement saisi ce mystère de Dieu, ce mystère du Christ, qui est la miséricorde. D'autres Evangélistes ont été attentifs à d'autres aspects, et tous les aspects se complètent bien sûr, mais ici, la miséricorde est très importante.

La parabole part d'une question d'un docteur de la Loi, un légiste. Saint Luc précise qu'il la pose pour éprouver le Seigneur, pour lui tendre un piège. La question est : « Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » Et, comme c'est un docteur de la Loi qui lui pose cette question, Jésus le renvoie à la Loi, à la Loi hébraïque dont il est un spécialiste : « *Que lis-tu dans la Loi* » Et, ce légiste, évidemment, donne la bonne réponse : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même* ». Effectivement, c'est le résumé et l'accomplissement de toute la Loi. Et le Seigneur lui dit : « *Tu as bien répondu, fais cela et tu vivras* ». Car ces commandements donnés par Dieu sont des commandements de vie, des commandements pour la vie, pour en vivre.

Mais le pharisien pose une nouvelle question : « *Et qui est mon prochain ?* » Saint Luc précise encore qu'il la pose « *pour se justifier* », et sans doute aussi en espérant mettre Jésus en difficulté.

C'est alors que Jésus dit la parabole. Je ne vais pas la répéter : vous venez de l'entendre, ou plutôt, de la réentendre. Le récit est assez clair : mon prochain, c'est celui qui se trouve là et qui est dans le besoin, qui a besoin de moi. Dans la parabole, c'est cet homme qui a été attaqué par les brigands, qui a été dépouillé de ses biens, qui a été battu au point d'être à demi-mort, il est entre la mort et la vie. Ce sens n'échappe à personne, et chacun en tire la leçon : si je suis insensible, si je me comporte comme ce prêtre et ce lévite qui passent outre, sans doute avec de bonnes raisons, parce qu'ils sont pressés, parce qu'ils ont une tâche urgente qui les attend, alors je n'ai pas su voir ni aimer mon prochain. Tandis que le Samaritain, lui, a su le voir et l'aimer en le soignant, en le réconfortant, en le ramenant à la vie.

Ce sens est tout à fait clair, mais ce n'est que le premier sens, parce que la parabole va plus loin. Je ne sais pas si vous avez bien fait attention : à la fin du récit, Jésus reprend la question du docteur de la Loi, mais en la renversant. Alors que le pharisien avait demandé : « *Qui est mon prochain ?* », Jésus lui demande : « *Lequel de ces trois* », c'est-à-dire du prêtre, du lévite ou du samaritain, « *Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ?* » Donc la question n'est plus : « *Qui est mon prochain ?* », mais : « *Qui s'est fait le prochain de celui qui était là et qui avait besoin ?* »

Alors, comme on le voit, loin de tomber dans le piège tendu par le pharisien, et il y a d'autres scènes où nous pouvons constater la même chose, Jésus saisit l'occasion pour retourner la question, pour nous inviter à nous retourner en nous-mêmes, c'est-à-dire à nous convertir. Le Seigneur nous invite à une conversion, Il nous appelle à nous décentrer, parce que la question n'est plus par rapport à moi, mais par rapport à l'autre, par rapport à celui qui est là.

La question qui m'est posée, c'est : est-ce que je sais me rendre proche, est-ce que je me suis rendu proche ? Me rendre proche, cela signifie que ce n'est plus moi qui dois être le centre de mes préoccupations et, si je viens en aide à quelqu'un, ce n'est plus pour me justifier, ce n'est plus pour me mettre en valeur, c'est plutôt en m'oubliant. Le Seigneur m'appelle à m'oublier, à sortir de moi-même pour me mettre à la place de celui qui a besoin, que son besoin devienne mon propre besoin, que sa souffrance devienne la mienne. Je ne peux plus supporter que l'autre souffre, en tout cas sans lui donner de soins. Parce que, bien sûr, il nous arrivera toujours de souffrir, à moi comme à tout le monde, on n'enlèvera pas toute la souffrance. Mais, au moins, il m'appartient de venir

accompagner, de venir soigner cet homme qui est à demi-mort, de lui tendre la main, de faire mon possible pour qu'il revienne à la vie.

Faire cela, ce n'est rien d'autre que ce que Dieu fait Lui-même pour nous. Car, alors que nous nous étions éloignés de Dieu, Lui s'est fait proche de nous. Le Seigneur a aboli la distance qui existait entre nous et Lui, une distance qui était de notre fait, parce que c'est nous qui nous sommes éloignés. Il s'est fait l'un de nous, prenant notre condition, prenant notre fardeau, jusqu'à même en mourir sur la Croix.

Ainsi, ce qui nous est demandé, c'est de nous rendre proches pour rendre le Christ présent, laisser le Christ agir en nous et transmettre la miséricorde de Dieu, sa grâce, et sa guérison. Rendre le Christ présent, parce que, en fait, c'est Lui le médecin. Ici le samaritain est une figure du Christ qui se fait proche, qui se fait médecin. C'est le Christ qui nous soigne, qui nous guérit, qui nous ramène à la vie, qui nous donne la Vie.

Mais le Christ est aussi Celui qui est blessé, Il s'identifie à cet homme blessé, battu par les brigands et laissé à demi-mort. Et d'ailleurs quand le Christ, dans sa Passion, aura à subir toute la méchanceté des hommes, Il ne sera pas qu'à demi-mort, Il sera mort tout-à-fait. Le Christ est donc présent dans celui qui est blessé, Il est celui qui souffre.

Savoir nous rendre proches, c'est donc la leçon de cet Evangile. Mais cela ne dispense pas du discernement. Je vais me faire proche de celui qui est malade, de celui qui souffre, de celui qui est réellement dans le besoin, et je vais me donner à lui car son besoin devient le mien. Mais, il y a aussi celui qui vit dans la paresse, aux crochets de la société, qui attend tout de l'assistance et qui se plaint pour attirer sur lui la pitié et profiter des aides. Celui-là a peut-être besoin d'autre chose, il a peut-être besoin d'être bousculé, d'être poussé, il a peut-être besoin qu'on lui apprenne à ne pas penser qu'à lui-même. Il a peut-être besoin qu'on lui apprenne à donner un peu de lui-même, à se donner lui-même. Saint Paul dit dans une Épître : « *Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus* » (2 Thess. 3,10). Il s'agit bien entendu de celui qui ne travaille pas alors qu'il en a la force. Celui qui n'en a pas la force, c'est différent, c'est à lui qu'on vient en aide. Mais celui qui a la force et qui ne travaille pas, alors qu'il ne mange pas non plus !

En conclusion, ce que nous pouvons retenir, c'est le renversement des choses, que nous ne sommes pas le centre de tout. Ne définissons pas notre vie à partir de nous-mêmes, mais à partir du Seigneur, à partir de Jésus, qui est à la fois le Bon Samaritain qui fait miséricorde, et en même temps Celui qui est blessé au bord du chemin et auquel notre cœur doit s'ouvrir, parce qu'Il est notre Vie et notre Salut.

Amen.

Source : site de la paroisse des Trois Saints Hiérarques de Metz

<http://www.orthodoxeametz.fr>